



Joël
Dicker,
au plus
près

Comment vivre
par les mots?
Rencontre à Genève

(ANOUH ABRAR POUR T MAGAZINE)

J.A. 1002 Lausanne / www.letemps.ch

LE TEMPS

WEEK-END



PHOTOGRAPHIE

«Format», des images
géantes sur les hauts
du Jura bernois ● ● ● PAGE 23

ÉCRAN

Ce que le Covid-19 a fait
au cinéma. Rencontre avec
Nicolas Wadimoff ● ● ● PAGE 27

LIVRES

William E. B. Du Bois, itinéraire
d'un pionnier de la sociologie
afro-américaine ● ● ● PAGE 31

Face aux pharma, un médecin en résistance

RÉCIT Un professeur italien
installé en Suisse, qui
a élaboré un médicament
contre les troubles intesti-
naux, se bat contre des
groupes pharmaceutiques

■ Au cœur du litige: la formu-
lation du probiotique, que
le fabricant a modifiée contre
l'avis du médecin, pour
baisser les coûts et préparer
une entrée en bourse

■ La success-story des
années 1990 a ainsi laissé
place à une saga judiciaire
aux ramifications internatio-
nales qui aurait déjà coûté
8 millions au professeur

● ● ● PAGE 3

Trois mois dans l'enfer colombien



AMÉRIQUE DU SUD L'otage suisse Daniel Max Guggenheim a été libéré le 18 juin dernier par les forces armées colombiennes. Entre
cartels et anciens guérilleros, le pays reste très instable. (MAURICIO DUENAS/EPA)

● ● ● PAGE 4

ÉDITORIAL

La «génération George Floyd» et le bout de la matraque

LUIS LEMA
@luislema

Cela reste en partie un mystère. Comment la mort de George Floyd, sous le genou d'un policier le mois dernier dans le Minnesota, a-t-elle pu provoquer pareille réaction nationale et presque mondiale? Certes, par leur dureté, ces images sont proprement insupportables, et elles ont pu se répandre comme jamais sur les réseaux sociaux, auprès d'une population confinée, collée à ses écrans. Mais la «génération George Floyd», dans ses disparités, semble aussi s'être réveillée sous le coup d'autres motifs, plus diffus mais pas moins scandaleux à ses yeux. Les difficultés et les inégalités économiques, les discours de fermeture triomphants, la fin des illusions politiques... Les violences policières ne représentent en vérité que le bout de la matraque. Ce ne sont pas les images qui sont dures, mais la réalité qu'elles reflètent.

Or, ce type de contestation reste en grande partie ingérable, littéralement. Dans le sillage des préoccupations liées à l'environnement, avec Greta Thunberg, puis des questions de genre (#MeToo), le mouvement Black Lives Matter puise dans un registre impraticable par les responsables politiques, malgré les efforts plus ou moins sincères de certains d'entre eux. Les manifestations gigantesques et le déboulonnage de statues trahissent à la fois la démesure de ces revendications et la petitesse des réponses qu'on s'emploie jusqu'ici à leur apporter. «On ne peut pas réécrire l'histoire», disent les bonnes âmes en confondant à dessein histoire et mémoire, et en faisant mine d'ignorer que le lien d'une société à son passé est le miroir d'un moment donné. Ce lien se négocie avec le passage du temps, comme tout le reste. C'est le fruit d'un rapport de force.

Donald Trump, le président des États-Unis, a choisi Tulsa, dans l'Oklahoma, pour sonner ce week-end le départ de sa campagne électorale «post-Covid-19» (croit-il). Cette ville, théâtre d'un des pires massacres commis contre les Noirs dans l'histoire des États-Unis, demeure un symbole des tensions raciales. La lutte de «la génération George Floyd» n'est pas celle d'une jeunesse radicalisée contre un ordre bienveillant. Il s'agit, ici aussi, d'établir un rapport de force contre ceux qui ne veulent pas la voir émerger.

Comme le montrent divers témoignages dans ce journal, ce combat, inédit dans sa forme mais héritier d'une longue histoire, ruisselle dans des secteurs où est absent ce face-à-face politique. Comme l'opiniâtreté de Greta Thunberg et de ses coreligionnaires nous a fait revoir notre rapport aux voyages, comme #MeToo a détrôné des rois d'Hollywood, le mouvement antiracisme éclaire sous un jour nouveau la présence des athlètes noirs dans le sport américain ou le racisme institutionnel qui règne dans les milieux scientifiques et académiques. Autant de statues qui restent à déboulonner.

● ● ● PAGES 10-11

LE TEMPS

Pont Bessières 3, CP 6714, 1002 Lausanne
Tél. +41 58 269 29 00
Fax +41 58 269 28 01

www.letempsarchives.ch
Collections historiques intégrales: Journal de Genève,
Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien.

INDEX

Avis de décès..... 17
Convois funéraires..... 17

Fonds..... 12-16
Bourses et changes..... 16
Toute la météo..... 20

SERVICE ABONNÉS:

www.letemps.ch/abos
Tél. 0848 48 48 05 (tarif normal)



6 0025

9 771423 396605

LE TEMPS

SUPPLÉMENT
CULTURE & SOCIÉTÉ
SAMEDI 20 JUIN 2020
N° 1145

WEEK-END

IMAGES AVEC VUE

BIENNALE L'exposition «Format» présente, dans le Jura bernois, le travail de 11 photographes suisses.

●●● PAGE 23

(IN)CULTURE

En l'art tu croiras

► L'art peut-il sauver le monde? Tel est le titre un brin ronflant d'un débat que le Grand Théâtre de Genève organise, en collaboration avec *Le Temps*, jeudi prochain. Vaste question... mais finalement pas tant que ça. Car dans le fond, le simple fait de la poser induit pour moi une réponse affirmative. Oui, l'art peut sauver le monde! Prenez *Guernica*, le chef-d'œuvre de Picasso, qui a contribué à alerter l'opinion sur la tragédie de la guerre d'Espagne. Ou *Le Dictateur*, cette merveille chaplinienne qui dénonçait le nazisme avant même que les États-Unis ne s'engagent dans la Seconde Guerre mondiale.

Ces exemples, comme tant d'autres me direz-vous, tiennent finalement plus de l'éveil des consciences que du sauvetage littéral du monde. Certes, si ce n'est que l'accumulation de consciences éveillées peut être une vraie force. Lire 1984 ou *Sa Majesté des mouches* permet de comprendre – et d'éviter – bien des dérives autoritaires. Ce n'est pas un hasard si, de tout temps, l'émergence d'une dictature s'est accompagnée d'une censure visant à museler les artistes, ou du moins à s'assurer qu'ils servent le pouvoir. Et c'est ainsi, souvent, que se développe un art dissident, passionnant dans sa faculté à masquer sa dimension politique.

L'autre jour, alors que je visitais en sa compagnie sa belle expo lausannoise, Chantal Moret m'expliquait comment, lors d'une résidence au Zimbabwe, elle avait réalisé une série de toiles dénonçant métaphoriquement le régime autoritaire de Robert Mugabe. Mais il n'y a pas que les dictatures qui se méfient de l'art. Il y a deux ans, le gouvernement japonais n'avait guère apprécié que le réalisateur Hirokazu Kore-eda reçoive une Palme d'or pour un film, *Une Affaire de famille*, qui mettait en lumière la précarité dans laquelle vivent de nombreux Tokyoïtes.

Ce dimanche, RTS 2 diffuse en fin de soirée un beau documentaire de Benoît Rossel: *In Art We Trust*. Le réalisateur franco-suisse y interroge le statut d'artiste, sa mythologie, l'idée du «démurge qui fait surgir des mondes», dit-il. On y croise une quinzaine de créateurs, filmés dans leur atelier. Mais aussi quelques étudiants terminant leur cursus, et auxquels le Genevois John Armleder conseille de ne pas expliciter leur démarche – «on dirait que vous vous excusez».

L'artiste est un être en quête d'équilibre, souligne *In Art We Trust*. Équilibre qui peut être esthétique ou mental, en lien avec le monde qui l'entoure ou le temps qui passe. Parfois, l'artiste est un solitaire. Laurent Grasso, qui apparaît dans le film au côté de Pharrell Williams, aime quant à lui les échanges et les collaborations. Et il en est convaincu: l'art est un moyen de comprendre le monde. Et donc de potentiellement le sauver, ai-je envie d'ajouter. ■

STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo



GRAZIELA ANTONINI/PHOTO XAVIER VOIRLOU POUR LE TEMPS

LE SOLEIL NOIR DE LORRAINE BAYLAC

Diplômée de la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD), l'artiste française a créé une œuvre en 20 exemplaires uniques pour les lecteurs du «Temps». ● PAGES 24-25

LE TOURISME EN MODE BIO

Dans le Jura, une trentaine de fermes biologiques accueillent les randonneurs écologiquement engagés le temps d'une nuit, d'un repas ou d'une visite du domaine. ● PAGE 26

LE CORPS NOIR, AU CŒUR DE LA LUTTE

Le combat pour les droits civiques des Africains-Américains ne date pas des années 1960 mais de la fin du XIXe siècle. Et dès cette époque, le sport a joué un rôle clé. ● PAGE 30

NOS TRÈS ACTUELLES MYTHOLOGIES

Dans «Dernier Brunch avant la fin du monde», la journaliste Célia Héron et la sociologue Florianne Zaslavsky dressent avec humour l'inventaire des totems d'aujourd'hui. ● PAGE 29



Virginie Rebetez,
«La Femme
au nom effacé»,
2020.
(XAVIER VOIROL
POUR LE TEMPS)

À MONT-SOLEIL EXACTEMENT

STÉPHANE GORBO
@StephGobbo

L'exposition en plein air «Format» accroche sur des échafaudages le travail de 11 photographes suisses. A découvrir jusqu'à la mi-août dans le Jura bernois

► Certains viennent à Mont-Soleil, sur les hauteurs de Saint-Imier, pour se ressourcer. C'est là, au cœur du Jura bernois, que se cache en effet le centre de méditation Dhamma Sumeru, centrée sur la technique Vipassana, ce qui signifie «voir les choses telles qu'elles sont réellement». Il y a plus de deux millénaires, cette technique indienne avait pour but d'être un remède universel aux maux universels.

Cet été, on peut également emprunter le petit funiculaire qui relie Saint-Imier à Mont-Soleil pour y découvrir 11 installations photographiques. Après une première édition en 2018, l'exposition en plein air *Format* revient pour une deuxième édition qui devrait la voir officiellement se poser en biennale. Une balade de quelque 90 minutes permet d'en faire le tour. Il y a là, aussi, quelque chose de l'ordre de la méditation. L'art n'est-il pas un moyen de mieux appréhender notre rapport au monde?

UNE FEMME EFFACÉE

Parmi les propositions, on trouve une image de l'incontournable Christian Lutz, prise sur le col de Lukmanier durant la crise migratoire de 2015. On y voit deux clandestins marchant vers leur destin, tournant le dos à un passé qu'on devine douloureux, et en quête d'un avenir qu'ils espèrent meilleur. Ainsi affichée en très grand format et au cœur du Jura, cette photographie souligne l'idée de montagne comme lieu de passage. Virginie Rebetez, autre nom qui compte dans le paysage photographique romand, s'est quant à elle plongée, dans le prolongement de ce qu'elle avait fait pour l'Enquête photographique fribourgeoise 2017-2018, dans un recueil du XVII^e siècle relatant divers procès pour sorcellerie.

Son image, *La Femme au nom effacé*, montre la page en partie déchirée d'un manuscrit. Y était nommée une habitante de la montagne de Diesse ayant confessé une rencontre avec le diable. Celle-ci, comme l'écrit Sylviane Messerli – directrice du Centre de recherche et de documentation Mémoires d'ici – dans la petite brochure accompagnant l'expo, exerçait la profession de sage-femme. Elle a notamment fait avorter sa nièce, violée par un oncle. La voir ainsi dépossédée de son nom, parce qu'elle portait apparemment le patronyme d'une personnalité bien connue dans la région, rend impossible toute tentative de réhabilitation. Le travail de Virginie Rebetez, dès lors, semble insister sur l'idée que l'art, et a fortiori la photographie, permet de révéler l'invisible.

Diplômé de la HEAD (Haute Ecole d'art et de design de Genève), artiste et musicien, Swann Thommen a imaginé les contours de *Format* lorsque le responsable de la société du funiculaire lui a proposé de réfléchir à un projet culturel, sans cahier des charges précis, permettant de valoriser Mont-Soleil. Fasciné par les gigantesques échafaudages qui dans les pays asiatiques servent de supports aux panneaux publicitaires, le Jurassien a alors eu l'idée d'une expo photo qui verrait d'imposants tirages être accrochés sur des structures métalliques. Il rêvait à des images hautes de plusieurs dizaines de mètres, mais celles-ci ne dépassent finalement pas les 6 mètres, budget oblige. Comme la région est extrêmement venteuse, on y trouve d'ailleurs un parc éolien, les photographies sont imprimées sur des bâches légèrement trouées. D'où une transparence leur permettant, en fonction de leur emplacement, de parfaitement se fondre dans l'environnement.

Afin de se démarquer d'autres expositions en plein air, Swann Thommen a choisi de dédier *Format* à la photographie contemporaine suisse, et de ne pas imposer de thème aux artistes. Ceux-ci ont une liberté totale, peuvent proposer un travail préexistant ou inédit, avant de choisir, à partir d'une liste de lieux prédéfinis, où ils veulent être exposés. Lors de la première édition de la biennale, relève son directeur, les clichés présentés avaient comme dénominateur commun une forte présence humaine. Cette année, c'est moins le cas. Parmi les projets spécifiquement réalisés pour la biennale, celui de Sophie Brasey est en lien direct avec la pandémie de Covid-19. A travers *Social Distancing*, la Vaudoise met en lien la distanciation sociale imposée par les mesures sanitaires avec la solitude que beaucoup de personnes éprouvent au quotidien. Affichée dans la campagne jurassienne, cette solitude semble alors exacerbée.

Issue de la série *Meeting* (2012), qui documente les structures temporaires construites pour accueillir les assemblées générales des grandes sociétés, une image de Cyril Porchet rappelle au contraire la puissance du groupe et des rassemblements. Mais, comme le Lausannois révèle une salle encore vide, se pose cette question: ces grandes réunions d'actionnaires – qui «fonctionnent comme des prismes iconiques du spectaculaire et du pouvoir», dit-il – sont-elles véritablement nécessaires? Graziella Antonini montre, elle, de petites branches de sapin blanc et de tulipier. Elle collecte et photographie des plantes, graines, pierres et objets qui sont la mémoire de ses expériences et déplacements, explique-t-elle. Le vrai pouvoir, finalement, n'est-il pas entre les mains de la nature? ■

«Format», exposition de photographie en plein air, Mont-Soleil, jusqu'au 16 août. Entrée libre. Les week-ends des 20-21 et des 27-28 juin, visites guidées à 14h (sur inscription).

Catherine Leutenegger, la plume et la microtomographie

Alors que la brume s'enroule irrémédiablement autour des sapins et que grondent dans le lointain les pales d'une éolienne, quelques ouvriers s'affairent pour monter un petit échafaudage. En cette fin d'après-midi guère printanier, la centrale solaire qui lui fait face n'a que peu de lumière à absorber. C'est là, dans un champ situé au bout du parcours proposé par l'exposition *Format*, que Catherine Leutenegger expose *Feather*, une photographie représentant un fragment d'une plume d'oiseau.

Au premier regard, celle-ci est difficilement reconnaissable. Parée d'une couleur or, elle évoque un petit objet précieux, peut-être une broche. A la légèreté intrinsèque d'une plume s'ajoute alors une sorte de lourdeur induite par cette supposée préciosité. Autant dire que l'image possède une ambivalence la rendant agréablement mystérieuse. Catherine Leutenegger ne sait d'ailleurs pas de quel oiseau provient cette plume. *Feather* est issue d'une carte blanche proposée par l'EPFL (Ecole polytechnique fédérale de Lausanne) à l'occasion de son 50^e anniversaire. Réalisée avec l'appui de la plateforme PIXE, qui permet – grâce à la microtomographie – de reproduire en 3D la structure interne de n'importe quel matériau, l'image est d'abord scientifique: c'est dans un second temps qu'elle a été retravaillée par la photographe afin de devenir artistique.

En début d'année, la diplômée de l'ECAL (Ecole cantonale d'art de Lausanne) a proposé à Dublin un *solo show* qui lui a permis de montrer deux



Catherine Leutenegger,
«Feather», 2018. (XAVIER
VOIROL POUR LE TEMPS)

séries, la première sur l'impression 3D, la seconde sur les poupées de bébés plus vrais que nature qui se vendent sur internet. En 2007, à la faveur d'une résidence de six mois à New York, elle avait travaillé sur la fermeture des usines Kodak de Rochester, tandis que, dans la série *Hors-champ*, elle documentait entre les Etats-Unis et la Suisse des ateliers de photographes. Accompagnant un jour Henry Leutwyler, elle s'est retrouvée sur un shooting de Beyoncé – un jour, espère-t-elle, elle pourra publier ces images montrant le photographe de mode au travail avec la star. Lors d'un vernissage, c'est face à Cindy Sherman qu'elle s'est par hasard retrouvée. Elle lui a demandé si elle pouvait la photographier, l'Américaine a refusé. Ces anecdotes définissent parfaitement l'approche de Catherine Leutenegger, bien décidée à ne pas se laisser enfermer dans un genre ou un courant.

Lauréate du Prix Manor 2007, elle avait dans la foulée exposé au Musée de l'Elysée. Sélectionnée il y a cinq ans par Circulation(s), festival parisien dédié à la jeune photographie européenne, elle avait, jusqu'à son travail dans les laboratoires de l'EPFL, toujours produit ses propres clichés. Si à travers *Kodak City* et *Hors-champ* elle avait en quelque sorte proposé un état des lieux du médium photographique, elle expérimente aujourd'hui, à travers une œuvre comme *Feather*, la réalisation d'images à l'aide de procédés non photographiques. Pour elle, il s'agit à l'un moyen de déconfiner le huitième art. ■ S. 6.